

Un dernier souffle

Il marche vers le Sud. Vers l'épilogue de cette histoire ou vers la fin d'une autre. Peut-être a-t-il déjà conscience de n'être plus qu'un personnage ? Pourtant, il avait été une personne. Il s'en souvient. Un citoyen ordinaire dans un pays ordinaire. La chaleur d'une tête sur son épaule, une petite main qui se perd dans la sienne... De cela aussi, il a gardé la mémoire. Il marche pour s'éloigner et se souvenir. Loin des yeux, proche de ce reste de cœur qui s'obstine à battre dans sa poitrine au rythme de son pas.

Il marche et cette vieille chanson de Brel, obsédante comme un métronome, chancelle dans sa tête. Il n'en connaît que des bribes échappées de son enfance. C'est un vieux 45 tours de son grand-père, ensillonné de crépitements.

*j'aimais la foire où pour trois sous
l'on peut se faire tourner la tête
sous des manèges aux chevaux roux
au son d'une musique bête*

Il marche et ce refrain sans cesse se répète comme un écho. Lui aussi a le sentiment de tourner en rond. Ici tous les arbres se ressemblent et les chemins qui se dessinent sous ses pieds tracent un sillon dont il ne semble pouvoir s'éloigner.

La dernière fois qu'ils sont descendus sur la foire...

La douleur lui vrille le cerveau. Toujours le même quatrain, hurlé contre le vent qui fait danser les branches. Il doit penser à autre chose pour échapper tout à la fois à cette rengaine et à son passé. Alors il parle dans le vide, il se raconte une autre histoire, suivant le fil d'un monologue funambule dont son esprit, il le sait, pourrait tomber à tout moment.

Et puis la chanson de Brel lui revient. Juste pour quelques vers.

*ça sent la graisse où dansent les frites
ça sent les frites dans les papiers
ça sent les beignets qu'on mange vite
ça sent les hommes qui les ont mangés*

Ces derniers mots brisent son pas, l'arrêtent, comme foudroyé, au pied d'un hêtre oublié au milieu de la pinède. Le poids du sac à dos lui semble soudain intolérable. Il l'arrache de ses épaules et le jette à terre.

Les larmes qu'il avait réussi à retenir jusqu'ici écluent ces certitudes. Cette fuite-là a-t-elle encore un sens ? Les voyages forment la jeunesse, on nous l'a assez dit et répété, mais pour

l'homme qu'il est devenu que peuvent-ils faire encore ? Il pleure sur les rêves de beignets de son fils de six ans, sur le sucre impalpable qui lui a à jamais blanchi les cheveux. L'arbre le soutient à peine. Sans doute pourrait-il compatir mais les hêtres pleureurs, nous le savons tous, cela n'existe pas.

Il se niche au creux des racines, déplie la couverture retenue par les lanières de cuir et, comme chaque soir, s'improvise un oreiller avec les vêtements contenus dans le sac à dos. De toute façon, la nuit ne va pas manquer de trébucher sur la cîme des pins. Ce soir, il n'a pas le courage de faire du feu. Il lui reste un peu de ce lapin braconné la veille et quelques épis de maïs presque mûrs. Dans la gourde, l'eau est restée fraîche. Demain, il s'offrira un café. Noir. Pas de sucre, plus jamais. Il s'endort avec ce rêve-là. Les cauchemars de beignets ce sera pour le milieu de la nuit. Il n'y échappera pas. A la chanson du Grand Jacques non plus. Il sait qu'elle lui tiendra compagnie une poignée de jours encore, qu'elle ne le quittera pas. Il pleure encore quelques instants, comptant les larmes qui glissent sous ses paumes comme d'autres les moutons.

Dans le fond du sac, caché au fond de la trousse de secours, il y a l'argent pour le passeur. Tout ce qu'il a pu sortir du distributeur. Cela devrait suffire. Il y a ajouté quelques bijoux de son épouse. *Pour le cas « s'ouï »* comme disait son fils. Le reste est bien emballé dans une toile huilée, imperméable, dont il a soigneusement joint les bords avec un fort rouleau d'adhésif pour éviter toute humidité. Sur son itinéraire, il a déjà eu à franchir quelques ruisseaux. Deux fois, il a glissé sous des galets vaseux camouflés dans les herbages de la rive. L'emballage a tenu le coup.

Il marche vers le Sud, encore et toujours. L'odeur du café du matin, dans les premières enjambées de l'aube, ont permis au vers de Prévert – un autre Jacques – de remplacer ceux de Brel mais, il le sait, le répit ne sera que de courte durée : pas plus d'une centaine de mètres, pas plus loin que la lisière du champ de blé qui jaunit l'horizon. Les oliviers ont remplacé les pins et les grillons masquent la plainte des graviers qui roulent sous ses semelles. Son sac est un peu plus léger. Il a abandonné la couverture et le gros pull en laine. Là où il va, ce ne sera pas vraiment utile.

Ce soir, c'est son dernier bivouac. Le port est en ligne de mire. De sa colline, il aperçoit les phares des grues de chargement qui poinçonnent les noirceurs de la nuit.

Il sort de son sac à dos le paquet couvert de toile huilée et, d'un coup de canif précis, il dégage la mèche. Maintenant, il est prêt. Peut-être même l'a-t-il toujours été.

La nuit est difficile, zébrée de ces cauchemars éclairs qui lézardent si souvent son sommeil. Il a vu les cuves d'huile bouillante qui se déversent sur les corps, ce qu'il reste du visage de Jérémie enfoui dans le sac de beignets, Madeleine, soufflée par l'explosion et dont la nuque s'est brisée contre une des auto-tamponneuses. Les canards en plastique, obstinément, poursuivent leur ronde dans une eau teintée de sang. Il y a des peluches éventrées, un landau renversé sous les cris des fuyards et le tronçon de ce bras qui persiste à pendre, inerte, sous son épaule gauche.

Le rendez-vous a été fixé de longue date. Le passeur se satisfait de la somme prévue. Pour lui, dans ce sens-là, la traversée est nettement moins risquée. C'est un vrai professionnel, il parle d'un manque de plus-value et se plaint d'une clientèle difficile à fidéliser. En désignant de son doigt bagué d'or la quasi épave qui attend à quai, il évoque un retour sur investissement dans le cadre d'une gestion de bon père de famille.

La mer est calme.

Il débarque seul, un peu avant l'aube, sur une plage dont il ne sait rien, ou presque. Sous son bras droit, il porte haut son sac et ses chaussures usées. Il a de l'eau au-dessus de la ceinture mais tout cela séchera très vite. Ici le soleil ne souffre d'aucune avarice. Pour le briquet qu'il a, une fois de plus, oublié au fond d'une des poches de son pantalon, il ne se tracasse guère. A l'époque où il était fumeur, l'objet est si souvent passé dans la lessive avec le reste de son uniforme. C'est du solide.

Le village est à quatre kilomètres vers l'Est. « A vol de vautour » a précisé le passeur sans un certain humour qu'il voulait noir. Il y aura du monde. C'est le jour du marché. Des hommes, des femmes et beaucoup d'enfants.

Une toute dernière fois, il contrôle le contenu de son paquetage. La mèche est aisément accessible sur le côté droit du sac à dos. C'est la fin du voyage.

La fumée lui est visible dès qu'il franchit la lisière de la palmeraie. Il presse le pas puis se met à courir. C'est un réflexe. Une déformation professionnelle. L'incendie fait rage. La maison n'est plus qu'un amas de flammes voraces qui risquent à tout instant de se communiquer aux demeures voisines. La place est noire de monde et le ciel de cendres volages. Tout autour, les ruelles sont étroites. Si le foyer s'étend, beaucoup ne pourront s'enfuir.

La dynamite qu'il transporte peut souffler le brasier, étouffer l'incendie et apaiser aussi, et d'un seul coup, toutes ses colères. Il vient brutalement d'en prendre conscience.

Le sac est maintenant bien léger sur ses épaules. Il n'aura décidément nul besoin de vérifier l'état de son briquet. Il entre dans les flammes, en souriant.

Effet de souffle.

Son dernier.

Après l'intervention, qui avait duré près de trois heures, l'électroencéphalogramme était resté quasiment plat. C'était comme cela, cette nuit encore. Pourtant, depuis quelques secondes, l'écran de contrôle affichait un tracé chaotique tandis que les mouvements oculaires s'étaient brusquement accélérés.

Cela dura moins d'une minute puis les signaux vitaux, un à un, ne dessinèrent plus que quelques droites parallèles sur les moniteurs, traçant ces lignes de fuite qu'empreinte désormais la mort dans tous les hôpitaux du monde.

« Il devait être en train de rêver... » déclara laconiquement le chirurgien. Le médecin n'avait jamais été doué pour les oraisons funèbres. Il inscrivit l'heure du décès sur la feuille de soin du pompier avant de la tendre à l'infirmière. Pour l'épouse et le fils, il n'y avait rien eu à faire mais cet homme-là, il avait tant espéré le sauver. Il s'était battu pour cela.

Il était debout depuis quarante-huit heures dont la majorité passée au bloc opératoire. L'attentat sur la foire aurait fait bien plus de victimes encore si l'ensemble de ses équipes n'avaient pas été sur pied de guerre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ces deux derniers jours.

Il fait froid. Le chirurgien relève le col de son manteau. L'aube, sans la moindre pudeur, s'aventure à de vagues promesses, aux abords de la ville meurtrie. Ce soir, c'est leur anniversaire de mariage. Il avait réservé une table au restaurant mais il est épuisé. Ils se feront livrer des sushis à domicile. Sa femme adore la cuisine japonaise. En entrée, il a commandé des beignets de crevette. Juste de quoi rêver ensemble au voyage qu'ils ont prévu d'accomplir lors des prochaines vacances.

1639 mots